

Ciné-Bulles

Saint Sebastian de Fiona Tan : (En)quête d'identité

Manon Tourigny

Volume 23, numéro 4, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33231ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourigny, M. (2005). *Saint Sebastian* de Fiona Tan : (En)quête d'identité. *Ciné-Bulles*, 23, (4), 54–55.

(En)quête d'identité

MANON TOURIGNY

Il y a des cultures qui fascinent plus que d'autres et pour lesquelles le mystère persiste. Des cultures dont les traditions sont très fortement ancrées dans les mœurs. La culture japonaise, à la jonction de la modernité et des rites ancestraux, possède très précisément ce pouvoir d'attraction auprès des Occidentaux. L'œuvre *Saint Sebastian*¹ de Fiona Tan, présentée au Musée d'art contemporain de Montréal plus tôt cette année, éclaire à sa manière la culture japonaise à travers une pratique qui perdure depuis des siècles. Moment privilégié pour s'infiltrer dans un univers fascinant et méconnu.

Née d'un père chinois et d'une mère australienne, Fiona Tan est une artiste dont la carrière a pris un essor considérable à partir du milieu des années 1990. Son travail, principalement axé sur des préoccupations liées à la mémoire et à l'identité, a été présenté dans de nombreuses manifestations artistiques majeures, telles que la Biennale de Venise et la Documenta de Cassel. Fiona Tan puise dans le passé et le présent afin de mieux comprendre ce que nous sommes, mais aussi pour mieux (re)connaître l'autre par rapport à soi. L'artiste explique d'ailleurs comment elle se situe dans un contexte où elle filme une culture qui n'est pas la sienne : « En tant qu'étranger à cette culture, mon regard de touriste ne peut être neutralisé; il se peut même qu'il finisse par faire partie de l'œuvre². » En fait, l'artiste rend justice à un sujet dans un souci d'objectivité, malgré l'existence d'un biais culturel, c'est-à-dire que l'artiste demeure toujours influencée par son propre bagage personnel, mais aussi par les *a priori* qu'elle possède sur une culture donnée. Son rôle en tant qu'artiste est de proposer un regard non pas, à proprement parler, scientifique sur une culture, mais plutôt poétique en misant sur certains détails qui parfois nous échappent.

Dans l'œuvre présentée au Musée, Fiona Tan s'intéresse à la fête nommée Toshiya, événement qui se déroule chaque nouvel an au Japon. Il s'agit d'une compétition de tir à l'arc traditionnel (kyudo) qui symbolise un rite de passage vers l'âge adulte. Cette

installation vidéographique emprunte à la forme documentaire en cela qu'elle restitue, sans effets spéciaux, une certaine réalité, un moment dans la vie de jeunes de 20 ans. L'artiste précise : « Toutes mes œuvres reflètent les principes du cinéma documentaire et s'y appuient fortement. À ce jour, j'ai réalisé deux longs métrages documentaires : *May You Live in Interesting Times* (1997) et *Kingdom of Shadows* (2000). Presque toutes mes installations en film et en vidéo incorporent également des éléments documentaires, soit du matériel que j'ai filmé moi-même, soit des documents filmés déjà existants. Je m'intéresse au cinéma, à la vidéo et à la photographie en tant que captation documentaire et anthropologique plutôt que comme fiction du genre hollywoodien³. » Ainsi, le regard que pose l'artiste ressemble à celui du chercheur qui tente de rendre compte d'une culture par ses rituels. Cependant, l'angle choisi par l'artiste n'est pas de documenter cette cérémonie en incluant un commentaire informatif sur les faits et gestes des protagonistes et sur le rituel en lui-même, mais de laisser parler les images. Le regard posé demeure quelque peu en retrait, c'est-à-dire qu'il s'immisce de manière respectueuse, conscient du privilège d'être là, ici et maintenant, dans cet espace sacré. En cela, il semble manifeste que Tan ait tenté de rester en retrait de son sujet pour mieux garder une « distance » et éviter de tomber dans une forme de voyeurisme qui n'aurait pas servi son propos. Il est clair cependant que cette distance n'est pas réelle étant donné que l'artiste fait des choix d'images, de séquences, de cadrages afin d'offrir une vision personnelle de ce rituel ancestral.

L'installation *Saint Sebastian* se présente sur un immense écran à double face. Ce dispositif permet de montrer deux facettes de la cérémonie du kyudo. Cet art martial combine une recherche de l'équilibre grâce à l'attitude, le mouvement et la technique. Il ne s'agit pas d'une religion, mais le kyudo a été fortement influencé par les écoles de pensée du zen et du shintoïsme. Pour mieux comprendre la philosophie du kyudo et sa gestuelle, voici une brève description énoncée par Kenji Tokitsu : « Le tir se présente comme une cérémonie aux rythmes lents : l'archer se recueille d'abord en position assise, puis se lève et marche jusqu'à l'emplacement du tir; il saisit l'arc et les flèches d'une façon codifiée,

1. Œuvre présentée pour la première fois à la Triennale de Yokohama au Japon en septembre 2001.

2. Texte de l'artiste publié dans *Fiona Tan, Saint Sebastian*, catalogue d'exposition, Montréal, Musée d'art contemporain de Montréal, 2005, p. 7.

3. *Ibid.*



Détail de l'installation *Saint Sebastian* – PHOTO : FIONA TAN ET FRITH STREET GALLERY

se met lentement en posture de tir, tient son arc et tire. Il range ensuite, toujours aussi calmement, son arc⁴. » D'un côté de l'écran, nous voyons de jeunes Japonaises tenant leur arc à la main et fixant leur regard sur la cible que nous ne voyons jamais. Sans tout nous révéler de cette chorégraphie, la caméra de Tan s'arrête sur des détails en misant sur les gros plans, au ralenti pour bien marquer chaque geste effectué. Il s'agit de capter toute l'intériorité vécue par ces jeunes femmes dans la pratique du tir à l'arc, et spécifiquement lors de la cérémonie, en misant sur l'importance du regard, du corps en tension juste avant le tir et de l'effort de concentration que le kyudo leur demande. La caméra scrute le moindre tressaillement sur ces visages qui demeurent imperturbables, ou presque. Dans cette partie de l'écran, l'artiste pénètre dans un espace privé, celui des jeunes femmes, en ayant le souci de capter une certaine intériorité, pour ne pas dire fragilité.

De l'autre côté de l'écran, nous comprenons mieux le contexte lié à ce rituel et le conformisme s'y rattachant. Bien qu'indistincte, il y a une foule et une certaine rumeur dans la salle. L'artiste nous permet de faire partie de cet espace public puisque nous devenons en quelque sorte témoins, au même titre que les gens venus assister à la cérémonie, de ce rituel. Comme nous l'avons mentionné auparavant, le kyudo n'est pas seulement en

lien avec une philosophie, mais a beaucoup à voir avec l'esthétisme du geste dans sa globalité. La procession des jeunes femmes vers la ligne de tir, se plaçant les unes à la suite des autres, marque un certain protocole. La beauté de ces chevelures coiffées de rubans et de perles, donnant à voir les nuques des jeunes femmes, et les kimonos tous plus colorés les uns que les autres nourrissent l'imaginaire des spectateurs sur cette tradition. Il est clair que ce n'est pas un événement anodin, mais bel et bien un rituel qui a une très grande portée symbolique et spirituelle dans la culture japonaise.

À une époque où tout va trop vite, il semble presque obsolète de revenir sur des enseignements millénaires. Cependant, l'intérêt de l'installation *Saint Sebastian* de Fiona Tan est de permettre une rencontre avec une culture ancrée dans la tradition, toujours mystérieuse et fascinante parce que loin de nos propres préoccupations. Par cette quête de l'autre, l'artiste signale que notre identité est indéniablement influencée par notre culture et les pratiques instaurées au sein de la société. Le kyudo, comme passage obligé pour les jeunes Japonais, démontre, d'une certaine manière, nos *a priori* face à cette culture. En fait, ce que laisse entrevoir la caméra de Tan, ce qu'elle souligne sans porter de jugement, est une image du peuple japonais qui perdure : la persévérance, la maîtrise de soi, le lâcher prise, le respect de soi, des autres et des traditions. Des enseignements que nous aurions peut-être intérêt à mettre en pratique. ■

4. *Dictionnaire de la civilisation japonaise* sous la direction d'Augustin BERQUE. KENJI, Tokitsu. « Le kyudo », Paris, Hazan, 1994, 537 p.